

PIERRE-YVES LEPRINCE

Les enquêtes  
de Monsieur Proust

roman

*nrf*

GALLIMARD



LES ENQUÊTES DE MONSIEUR PROUST



PIERRE-YVES LEPRINCE

LES ENQUÊTES  
DE  
MONSIEUR PROUST

roman

*nrf*

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard*, 2014.

Paris, le 25 décembre 1986

Celui qui écrivit *À la recherche du temps perdu* aimait les énigmes. J'eus, très jeune, la chance d'en résoudre une pour lui. Les réponses l'intéressaient moins que les recherches, le temps de ce qu'il appellerait toujours « nos secrètes enquêtes » commença néanmoins.

Quand il voulait me parler de l'une d'entre elles, ou m'interroger sur celles qui étaient devenues mon métier grâce à lui, Monsieur Proust me téléphonait ou m'envoyait un billet (pour moi comme pour Céleste Albaret, l'ange gardien de ses dernières années, Marcel Proust demeura toujours Monsieur Proust).

Je répondais en venant, mon nom n'est cité nulle part, aucun témoignage, aucune correspondance, aucune biographie ne prouvent la vérité de ce que je vais raconter, si longtemps après. Je ne demande pas qu'on me croie, j'espère seulement faire connaître quelques-uns des moments que l'écrivain célèbre passa en compagnie de l'un de ces inconnus du petit peuple qui firent partie de sa vie.

Ils ont peu témoigné, je suis sans doute le dernier d'entre eux à pouvoir le faire. J'aimerais revivre des heures de bonheur inoublié et les partager, je commence aujourd'hui, le temps me presse (dans deux ans, si je vis encore, j'en aurai cent !).



PREMIÈRE RENCONTRE  
AVEC MONSIEUR PROUST

Lorsqu'un écrivain me chargea de retrouver un carnet perdu, indispensable à un livre qu'il voulait écrire, je n'avais presque rien lu. Né dans une famille pauvre, j'avais quitté l'école après le certificat d'études afin de gagner ma vie, pour moi comme pour la plupart des gens du peuple, au début du xx<sup>e</sup> siècle, le seul écrivain était Victor Hugo.

Abandonnée par mon père, enceinte de moi, ma mère n'avait d'autre famille que son père. Il aimait nous lire des passages des *Châtiments*, il nous décrivait le cercueil du poète, accompagné par les Parisiens jusqu'à l'Arc de triomphe, trois années avant ma naissance. Je savais par cœur *Les Pauvres Gens*, je pleurais tout seul quand je me récitais ces vers, mon expérience littéraire s'arrêtait là.

J'étais de très petite taille mais actif et serviable, on faisait confiance à mon air d'enfance, on me donna vite de petites courses à faire dans Paris, ma ville natale. Comme beaucoup de garçons pauvres de l'époque, je devins coursier. Mon grand-père mourut, ma mère rencontra un homme qui habitait Versailles, il lui proposa d'y vivre avec lui. Sans être bon il n'était pas méchant, il possédait une petite maison

dont il me permit d'occuper la mansarde. J'avais seize ans, je dus chercher du travail dans une nouvelle ville.

Le hasard de mes courses me fit connaître des personnes qui me donnèrent du travail, le portier d'un hôtel de la ville, connu pour son luxe ancien et sa proximité avec le Château, me prit en affection. Portier en second, il travaillait plutôt la nuit. N'ayant plus personne à ces heures-là pour faire une course, il me donnait souvent la pièce pour aller chercher un fiacre, porter des messages tardifs, une lettre urgente, rapporter la réponse. Je passais donc devant l'hôtel des Réservoirs en fin de journée, chaque fois que je le pouvais.

Un dimanche de novembre, j'aperçois le petit Monsieur Massimo devant le porche (d'origine italienne, ce portier se prénomme Massimo, mais il était si petit, presque aussi petit que moi, que le Directeur l'appelait « le Signor Minimo »). Il me fait signe d'entrer, nous nous parlons dans la cour.

Le Signor Minimo est pressé, il espère que je résoudrai un problème qui secoue son gros petit corps et trouble sa pauvre tête, dans laquelle se mélangent l'italien et le français (j'ignorais que l'on fait souvent sonner la finale des mots, en italien, je me demandais donc pourquoi ce monsieur mettait tant de mots au féminin, pourquoi, dans sa bouche, les clients mâles devenaient des clientes et moi « oune garçonne », mais je l'écoutais sans poser de questions, j'avais besoin de gagner ma vie).

— Nous avons ici, depuis des mois, oune cliente, un monsieur de la capitale qui est venu se mettre en présidence à Versailles parce qu'il cherche un nouveau *appartamento* à Paris, comprends-tu, mone garçonne ?

Je compris que présidence voulait dire résidence et *appartamento*, appartement, je fis oui de la tête, le portier poursuivit.

— Ce cliente est très riche, très généreuse mais très triste, il a perdu une personne qui est morte. Des fois, il reçoit des personnes de la haute à l'hôtel mais il sort presque jamais. Il dort le jour, il est sur les pieds la nuit, faut pas faire de rumeur, pas toucher ses affaires, même pas nettoyer sa chambre, il a des domestiques à lui. Quand il les envoie à Paris s'occuper de son nouveau appartement, toutes les personnes du personnel de l'hôtel deviennent martelles, on sait jamais ce qu'il veut, si ça continue comme ça, il finira par nous faire tourner en barrique, *capisci*, tu comprends ?

Je compris que barrique voulait dire bourrique, comme « martelles », marteaux, et refis oui de la tête (en ce début du <sup>xx</sup>e siècle les petites gens disaient toujours oui à tout).

— Il y a pas beaucoup de personnel à l'hôtel en ce moment hivernal d'hiver, les *cameriere* (femmes de chambre), les garçons et les grooms ont les jambes en cotone à force de monter et descendre les escales, cette monsieur a perdu un cornet depuis deux jours, il crie « Retrouvez mon cornet, Monsieur Massimo, ou je meurs sur le campe ! », il faut retrouver ce cornet au plus preste.

Je crus comprendre que ce client était un vieux monsieur sourd qui avait perdu le cornet acoustique dont il avait besoin pour entendre, sinon il mourrait sur-le-champ, j'approuvai une fois de plus en silence, Massimo continua.

— Tu fais des courses pour la maison *Bâtard et Fils*, enquêtes en tout genre, son travail est de savoir ce qu'on sait pas, tu es maline comme un singe, tu dois savoir comment on fait pour retrouver des causes perdues, retrouve ce cornet au plus preste, sinon je tourne folle et nous perdons notre meilleur cliente, il nous donne des manches que tu te figures pas...

Sans être malin comme un singe, je compris que folle voulait dire fou et je savais déjà que manches voulaient dire

pourboires dans le langage du Seigneur Minime (il vivait de pourboires, moi aussi), je fis un beau sourire, il se rassura.

— Si tu retrouves son cornet perdu, il te donnera sûrement une belle manche, retrouve *sto maledetto cornetto*, mon garçonne.

— J'y vais, Monsieur Massimo. Quel est le numéro de l'appartement ?

— Oune minuto, il faut toujours anticiper ce monsieur à l'avance, je lui parle avant dans le téléphono.

Le Signor Minimo parle au téléphone, écoute, raccroche et me dit : « Il change tout le temps d'appartement, *in questo momento* il est au deuxième stage, numéro 22, va preste. » Je vole jusqu'au deuxième étage, frappe le plus fort que je peux, puisque le fameux monsieur a perdu son cornet acoustique, une plainte douloureuse répond à mes coups. J'hésite à frapper de nouveau, la porte s'ouvre.

J'attendais un vieillard, je vois un homme encore jeune, plutôt grand, plutôt maigre, mal rasé, pâle et inquiet. Il a les cheveux noirs, de grands yeux noirs cernés de noir, il est habillé d'une veste noire, d'un pantalon noir et d'une chemise blanche sans col, d'où s'échappent des morceaux de coton blanc (je saurai bientôt qu'il protège ainsi ce que le portier appelle ses branches, autrement dit ses bronches, qu'il a fragiles).

Le monsieur est surpris d'être obligé de baisser les yeux pour regarder la personne qui vient de cogner si fort. Je lui souris, il me dit d'une voix plaintive « Pourquoi frapper si fort, mon enfant ? » mais son beau regard triste est plein de douceur.

— Je ne suis plus un enfant, Monsieur, je vais avoir dix-huit ans bientôt. Je frappe fort parce que vous avez perdu votre cornet.

— Mon cornet ? Quel cornet ?

— Votre cornet acoustique, Monsieur.

Monsieur Proust, c'était lui, pousse un cri, me fait signe de le suivre et court se rouler sur un canapé couvert de papiers et de journaux pour rire plus à son aise, avec de petits jappements joyeux entrecoupés de halètements dans l'air enfumé de la pièce – le monsieur, qui fait tourner en barrique le personnel et qui occupe deux chambres dans l'hôtel, y fait brûler des produits pour calmer ses bronches, de sorte que nous nous apercevons à peine.

Mes bronches en bonne santé ne résistent pas longtemps, je halète autant que le malade au bout de deux minutes et tousse au bout de trois, qu'importe. Je viens de rencontrer celui qui deviendra le plus célèbre auteur français du siècle tout entier, le grand homme de ma vie.

L'écrivain n'a pas quarante ans, je n'en ai pas vingt, ni lui, ni le gamin que je suis, ni personne ne peut imaginer un pareil futur, pour le moment, nous rions. Son rire m'a gagné, nous rions et suffoquons ensemble, nous sommes heureux.

## L'AFFAIRE DU CARNET PERDU

— Fermez la porte, s'il vous plaît, je crains les courants d'air, air dont j'aurais pourtant bien besoin, mes poumons n'en ayant pas de grandes réserves malgré que cet hôtel soit situé rue des Réservoirs. Je suis asthmatique, hélas...

Je compris « asthmatique » plus tard (et plus tard encore la raison pour laquelle ce passionné de grammaire utilisait parfois « malgré que » de façon incorrecte, il créait sa propre grammaire), le monsieur continua.

— Depuis plus d'un an, je souffre aussi d'une perte irrémédiable, je croyais ne plus avoir de réserves de rire non plus, je découvre que j'en ai encore grâce au mot que vous venez de prononcer, grâces vous en soient rendues. Ainsi mon carnet perdu est devenu, dans la bouche de l'ineffable Massimo, un cornet ! On comprend que les femmes de chambre qui l'ont cherché, cet après-midi, ne l'aient pas retrouvé. La nuit tombait, j'étais désespéré, Massimo a eu pitié de moi, il m'a dit qu'il allait m'envoyer un spécialiste en recherches de toute sorte. Je vois arriver un jeune homme qui a l'air d'un enfant, pardonnez-moi cette question mais de quelles recherches vous occupez-vous si jeune ?

— Je suis coursier, Monsieur. Le portier de l'hôtel fait

souvent appel à moi parce que je connais bien la ville. J'ai de bonnes jambes, je retrouverai votre carnet.

— Vos jambes ne vous serviront pas à grand-chose dans cet appartement. C'est ici que j'ai perdu mon carnet, c'est ici qu'il faut le chercher.

— J'ai un peu l'habitude des recherches, Monsieur. Un de mes employeurs dirige une maison qui s'occupe d'enquêtes, j'ai une écriture très lisible, il me fait copier des lettres dans son bureau, j'en profite pour écouter, j'apprends des choses. Il commence à me confier des missions, il dit que je me débrouille bien.

— Cet homme vous fait confiance, je vais faire comme lui, contrairement au dicton il ne faut pas se méfier de la première impression, les suivantes en affaiblissent la justesse, il faut la croire, elle est la bonne. Vous me donnez cette impression, je vais me fier à elle et vous expliquer ce qui m'arrive, Monsieur... comment vous appelez-vous ?

— Noël, Monsieur.

— Parce que vous êtes né le jour de Noël ?

— Oui, Monsieur. J'aurai mes dix-huit ans ce jour-là.

— Dix-huit ans, comme je vous envie, s'appeler Noël, comme c'est joli, voilà ce qu'on appelle un heureux hasard en langage de roman. Puisque Noël approche, je vais vous faire une proposition, si vous retrouvez mon carnet, je vous invite ici, le 25 décembre prochain, pour que nous fêtions ensemble votre anniversaire. Si le carnet est perdu à jamais, mon invitation « tiendra » quand même, bien sûr. (Il mettait toujours en valeur certains mots et certaines expressions en les prononçant comme s'ils étaient placés entre des guillemets, je les indique sur ces pages afin de faire entendre cette particularité.) Si vous êtes libre, ce soir-là, je ne reçois que la nuit, si ma santé n'est pas trop mauvaise et si cette invitation vous fait plaisir, bien sûr aussi.

— J'en suis très honoré, Monsieur.

— Vous avez l'air d'un enfant, vous êtes donc porteur d'espoir, pareil à l'enfant Jésus, en ce temps de Noël qui vous a donné votre nom, vous êtes peut-être le messager d'une « bonne nouvelle », ce que signifie le mot évangile, espérons que vous retrouverez mon carnet, jeune Monsieur Noël.

Je n'avais pas encore fréquenté Monsieur Proust, mon vocabulaire était aussi pauvre que moi, j'ignorais la signification du mot évangile. Je ne me crus pas obligé de le confesser (mon patron disait toujours « quand tu ne sais pas quelque chose, tais-toi, le silence impressionne les clients, ils croient que nous réfléchissons à leur problème, ils sont contents »), je gardai le silence.

— Je m'appelle moi-même Marcel Proust, comment s'appelle la maison où vous apprenez tant de choses ?

— *Bâtard et Fils*, filatures et enquêtes en tout genre.

À peine ai-je prononcé les mots *Bâtard et Fils*, pour moi familiers donc sans surprise, que Monsieur Proust repart dans un nouveau rire, si joyeux et si prolongé que le rire me gagne une seconde fois.

Le client de l'appartement 22 a tant de peine à retrouver son souffle que je finis par me demander si je ne dois pas appeler Monsieur Massimo pour qu'il fasse venir un médecin mais, de petits cris joyeux en grands efforts pour inspirer mieux, de reprise de rire en nouvel étouffement, de nouveaux petits cris en larmes de plaisir et en retour à une respiration plus aisée, le calme revient. Le monsieur s'essuie les yeux avec un beau mouchoir brodé d'initiales et prononce quelque chose que je reconstitue, aidé de mes notes, comme ceci.

— *Bâtard et Fils*, ô merveille des merveilles, oasis dans le désert, don du Seigneur à ses fidèles assoiffés, rire des dieux sur l'Olympe ! comme eût dit Flaubert. (Je compris plus



tard Flaubert et Olympe, mots qui revenaient souvent dans la conversation de Marcel Proust.) Comme eût dit Flaubert, « c'est beau comme l'antique », merci, jeune homme, merci !

Le pâle visage du beau monsieur avait rosi, ses yeux tristes s'étaient éclairés, voilà qu'ils se remplissent à nouveau de larmes mais de larmes qui ne sont pas de joie, elles sont de chagrin, je le vois bien (sans doute la perte irrémédiable dont il vient de parler lui est-elle revenue en mémoire). Il revient au temps présent, ses yeux sont encore humides mais il a un beau sourire aux lèvres.

— Ne croyez pas que je me moque de vous en riant ainsi, mon petit Noël, vous apportez au contraire ce dont le valétudinaire que je suis est privé. (Il ne m'expliqua pas « valétudinaire » mais répétait si souvent le mot que je n'eus pas besoin, pour celui-là, de recourir au dictionnaire que je possédais depuis un an seulement, le premier *Petit Larousse illustré*.) Ce qui manque le plus dans cet appartement, scellé comme la chambre funéraire d'une pyramide, enfumé comme la cabane d'un charbonnier ou le Saint des saints d'un temple, l'air frais du dehors et le rire de la jeunesse.

— Vous ne m'avez pas fait de peine, Monsieur, j'ai ri aussi. Je sais pas pourquoi mais de bon cœur.

— Vous avez ri à me voir rire parce que le rire est comme la plupart des maladies, mais la seule que nous devrions jamais contracter, contagieux...

J'entends toujours ce rire inimitable, ces conversations inimitables, je vois toujours cet être indescriptible comme s'il était toujours là.

Ce grand parleur n'écoutait pas que les paroles, il en écoutait la musique (pour lui tout était spectacle et musique, on sait cela). Ses paroles nous enchantaient, ses beaux yeux voyaient tout, ses silences entendaient tout. Je devrais

m'inspirer de lui, rester moi-même silencieux puisque, pour Marcel Proust, les détails biographiques s'interposent entre un livre et ses lecteurs. Entrer dans le silence qui va bientôt être le mien sans avoir dit ce que je dois à celui qui a changé ma vie, je n'en ai pas le cœur, je continue...

## SUITE DE L'AFFAIRE DU CARNET PERDU

Après avoir tant ri à *Bâtard et Fils*, l'élégant monsieur put parler à nouveau.

— Voyons de suite ce que ces Messieurs Bâtard, de père en fils, vous auront appris. (J'avais appris à l'école qu'il faut dire « tout de suite », non « de suite », je faillis le signaler à mon hôte, me rappelai à temps une chose apprise chez *Bâtard et Fils*, « le client a toujours raison, même quand il a tort : il paie », je gardai le silence.) Je me suis installé ici depuis des mois, fuyant Paris et de tristes souvenirs, le temps qu'on me cherche un nouvel appartement. Je l'ai trouvé, il est toujours en travaux, peut-être pourrai-je m'y installer à la fin du mois prochain, peut-être non, quoi qu'il en soit, j'ai apporté beaucoup d'affaires avec moi. J'ai changé plusieurs fois de chambre dans cet hôtel, mes malles et valises ont été vidées et remplies trop souvent, j'ai déjà perdu plusieurs brouillons de choses que j'écris, car j'écris, vous le voyez aux livres, aux papiers, aux plumes que je laisse partout, je vous souhaite bien du courage. Cet appartement a beau être moins encombré que le précédent, qui comportait jusqu'à deux pianos, il l'est encore assez pour que j'y aie perdu un carnet, trop pour que vous puissiez le retrouver, visitons-le néanmoins.

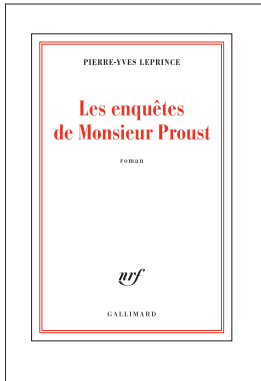
L'entrée, le salon et la chambre étaient déjà surchargés de meubles et de tableaux (l'hôtel tenait à rappeler le luxe de sa première propriétaire, la marquise de Pomme d'Amour, selon Monsieur Massimo, autrement dit la marquise de Pompadour), l'occupant actuel des lieux y avait ajouté mille choses, livres, papiers épars, lettres et enveloppes sans nombre, photographies encadrées ou sans cadres, mêlées à des journaux et des revues, une tisanière et sa tasse, vêtements posés partout.

— Il y a une autre chambre à côté de la mienne, je ne vous y fais pas entrer, c'est celle de ma domestique Félicie, absente pour quelques jours, elle range ou dérange mes affaires de façon insupportable mais ne les emporte pas dans ses quartiers, heureusement, elle dirait elle-même « manquerait plus que ça » ! L'ennui est que ce carnet m'est indispensable, je suis écrivain, du moins j'essaie de l'être. (Je garantis cette phrase et ce doute, ce jour-là.) Je dois rédiger au plus tôt un article pour un journal, article dont la matière est résumée dans ce carnet perdu que je vais vous décrire car j'en ai plusieurs. Celui-là est de couleur marron, étroit et long, ce qui est commode quand je sors, je peux le mettre dans la poche de ma pelisse. (Mot nouveau pour moi, qui m'enchantait et qui m'enchantait toujours, je ne sais pourquoi.) Sauf que je ne sors presque jamais, ma santé n'est pas des meilleures, je vous l'ai dit. J'en profite pour travailler, il me faut donc ce carnet qui contient le plan de mon article, vous imaginez l'importance d'un plan, Monsieur Noël !

Je n'imaginai rien, ignorant ce qu'était un plan et n'ayant lu que de rares articles, quand Monsieur Bâtard m'avait prêté un journal qui parlait de l'une de ses enquêtes, mais je fis oui de la tête, Monsieur Proust continua.

— J'interdis aux femmes de service de toucher à quoi que ce soit, j'ai relu ce plan il y a deux jours, je ne suis pas sorti

Une colère de Monsieur Proust	174
Merveilleuse matinée avec ma mère	186
Après la colère de Monsieur Proust	193
Rites de réconciliation	203
Retour à l'affaire des Anglaises	213
Fin de l'histoire des Anglaises	224
Les plaisirs et les nuits	231
Une promenade avec Monsieur Proust	239
Le carnet retrouvé disparaît	254
Un crime à l'hôtel	260
Un crime à l'hôtel, suite	270
L'affaire du crime à l'hôtel continue	281
La disparition du carnet est-elle liée au crime ?	287
Où il semble clair que le carnet a été volé	298
L'affaire du carnet volé continue	312
Où l'on suggère au lecteur de réfléchir avec Monsieur Proust	322
Apparition d'un nouvel enquêteur	325
Retour au crime après un intermède musical	334
L'enquête sur le crime à l'hôtel continue	344
Une énigme policière résolue grâce à deux mots ?	352
Une énigme policière résolue grâce à deux mots, fin	359
Première fin dans l'affaire du crime à l'hôtel	369
Retour à l'hôtel, dernier drame	372
Drame à l'hôtel, chez Monsieur Proust	377
Drame à l'hôtel chez Monsieur Proust, suite et fin	384
Le bonheur des autres	393
Adieu à Versailles	402
Le crime à l'hôtel, un an plus tard	404
Apparition d'un nouveau personnage et fin	415
<i>Remerciements</i>	421



Les enquêtes de monsieur Proust  
Pierre-Yves Leprince

Cette édition électronique du livre  
*Les enquêtes de monsieur Proust* de Pierre-Yves Leprince  
a été réalisée le 5/3/2014 par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(EAN: 9782070145010 – Numéro d'édition: 264729).  
Code Sodis: N61862 – EAN: 9782072541551.  
Numéro d'édition: 264731.